

Le meurtre politique.

Parcours à thèmes : N° 2

Service éducatif. Élèves du secondaire.

Professeur - relais : Jean-Michel Bédard

Musée des Beaux - Arts et de la Dentelle. Alençon

Pour un
deuxième
dossier
pédagogique,

le choix du thème du meurtre politique résulte d'une recherche élaborée pour un enseignant de Lettres. L'intérêt de ce thème permettant un travail interdisciplinaire est vite apparu et a justifié sa publication. Ce dossier composé de deux parties peut être utilisé pour la préparation d'une visite au Musée sur l'ensemble du thème, sur un seul tableau ou sur un thème parallèle comme " la femme meurtrière ".

Ce dossier pourrait porter trois titres (le premier titre a été choisi car il regroupe mieux les trois actes.)

- meurtre politique : il s'agit de tous les homicides liés au pouvoir politique et donc aussi bien lorsque le pouvoir est responsable (le duc d'Enghien) ou lorsqu'il en est victime (Holopherne) ou lorsque le geste a des fins politiques (Charlotte Corday).

- assassinat : meurtre intentionnel à des fins politiques. Il peut se substituer à la loi. On parle ainsi d'exécutions extrajudiciaires dans le cas de nombreuses dictatures actuelles. L'affaire du duc d'Enghien est à la limite de cette définition puisqu'il y eut un procès mais largement illégal, ne respectant pas l'état de droit.

- le tyrannicide : catégorie encore plus limitée puisqu'il s'agit de renverser un dirigeant illégitime ou impie pour des raisons éthiques ou morales

La première partie essaye de faire un bilan, de donner des informations sur les œuvres, les artistes, les sujets et les interprétations possibles. L'enseignant y trouvera matière à réflexion et à élaboration de ses séquences.

La seconde partie propose des pistes pédagogiques dans différentes disciplines (Arts plastiques, Lettres, Histoire). Là encore, il ne peut s'agir que de propositions. L'enseignant selon sa matière, le niveau envisagé, sa progression et ses objectifs pourra adapter et nous l'espérons améliorer les pistes que nous lançons.

p. 2	Introduction - Sommaire
p. 3	<i>Judith et Holopherne</i> de David Ryckaert III
p. 6	<i>L'Exécution du duc d'Enghien</i> par Jean-Paul Laurens.
p. 8	<i>Charlotte Corday chez Marat</i> par Joseph-Désiré Court.
p. 10	Reproductions des œuvres.

Attention,
un tableau peut avoir été prêté à une exposition temporaire,
vérifiez auprès du Service éducatif ou du secrétariat du Musée, la présence de ces tableaux.
Ce document a une vocation pédagogique,
sa photocopie dans un cadre scolaire est bien sûr autorisée.

Date de réalisation : s.d.
Nature de l'œuvre : huile sur toile
Dimensions : H : 104 cm x 139 cm

Titre : Judith et Holopherne
Artiste : David Ryckaert III
(né à Anvers en 1612 - mort à Anvers en 1661)

David Ryckaert III est né dans une famille d'artistes (neveu de Martens Ryckaert, fils de David II, petit-fils de David I, père de David IV, beau-frère de Gonzalès Coques). Il occupe des fonctions importantes dans le monde des peintres puisqu'il devient maître à Anvers en 1636 puis doyen de la Guilde¹ en 1651. Il obtient d'ailleurs l'appui de l'archiduc Léopold Guillaume. C'est alors un peintre à la mode.

Peintre flamand, il est dans la filiation de Adriaen Brouwer, peintre de genre au travail rapide et économe (fonds simples, peu d'accessoires). Comme Brouwer ou Téniers le Jeune, la plupart de ses tableaux sont des scènes de la vie populaire.

L'histoire est celle de Judith, jeune veuve qui porte le deuil depuis trois ans et quatre mois. Elle sauve, par son abnégation, la ville de Béthulie assiégée par les Assyriens. Holopherne, général des Assyriens a été envoyé par Nabuchodonosor ravager et dominer le Proche-Orient. Les rois non-juifs tremblent, seuls les Juifs résistent mais persuadés, après la perte des points d'eau, que Dieu ne voulait peut être pas leur victoire, ils s'apprentent à capituler passé un délai de cinq jours. Mettant sa toilette de fête, vêtements et bijoux, Judith se rend au camp assyrien, aidée par sa servante qui porte de la nourriture et du vin. Elle va séduire Holopherne. Profitant de son ivresse, après un banquet, au moment où elle se retrouve seule avec lui et où sa vertu est en péril, elle le décapite. Avec l'aide de sa servante, elle ramène ce trophée à Béthulie où il est exposé sur les remparts. Les Assyriens épouvantés par la découverte du cadavre, puis la vue de la tête coupée, fuient. Elle ne se remaria pas et vécut jusqu'à 105 ans.

Cette histoire est racontée dans la Bible dans le Livre de Judith qui a été rédigé au II^e s. avant J.-C. et dont on ne connaît que des traductions en grec. L'original avait été écrit en araméen² à l'époque de la persécution du peuple hébreu par le roi de Syrie, Antiochus Epiphane. C'est un texte apocryphe³ non reconnu par la tradition juive et remis en cause par une partie des protestants.

Saint Jérôme doute de son authenticité mais l'inclut dans la Bible catholique parmi les textes canoniques de l'Ancien Testament. L'historicité de cette histoire est d'ailleurs très douteuse car elle appartient à un genre, le midrash, la littérature apocalyptique⁴ qui a pour but d'édifier en révélant des secrets. On est près de la parabole⁵.

Le nom de Judith (Yehoudit = la juive en hébreu) montre qu'elle est l'incarnation du peuple juif auquel Dieu donne la ruse comme arme face à de redoutables adversaires car elle reste fidèle à la Loi⁶ (elle garde sa vertu) et a confiance en Dieu. De plus, chaque ancêtre cité dans sa généalogie renvoie à une tribu différente, Judith est ainsi liée à l'ensemble du peuple hébreu.

Autres éléments qui mettent en doute l'historicité de ce texte : le nom de Béthulie (maison de Dieu), ville d'ailleurs non identifiée, Nabuchodonosor fut roi de Babylone et non de Ninive, des Holopherne ont bien existé mais ils étaient perses et non assyriens et aucun Holopherne n'a commandé les troupes assyriennes.

¹ **Guilde** : Corporation, association d'artisans ayant un rôle de secours mutuel et d'encadrement de la profession.

² **Araméen** : Une des langues sémites, courante au Proche-Orient antique.

³ **Apocryphe** : Texte que l'Église ne reconnaît pas car son authenticité est jugée douteuse.

⁴ **Apocalypse** : Genre littéraire qui annonce par des prophéties des catastrophes ou une fin du monde.

⁵ **Parabole** : Récit allégorique où à travers un récit détourné on cherche à faire passer un enseignement.

⁶ **Loi** : Ensemble des commandements donnés par Dieu.

Les interprétations de Judith ont été multiples :

Les textes talmudiques, c'est-à-dire les commentaires de la Loi juive, doivent être séparés des autres interprétations. Ils diffèrent peu du texte grec mais on peut noter que le statut de Judith peut varier. Ainsi elle devient une vierge, sœur des Maccabées⁷ mais aussi une fiancée de l'un d'eux ou encore une veuve.

La tradition chrétienne et traditionnelle de Judith :

Au Moyen-Age dans la littérature et l'iconographie, Judith est souvent assimilée à la Vierge Marie qu'elle semble préfigurer par sa virginité dont elle tire la force pour vaincre le Mal. Un parallèle peut être fait avec les représentations de Marie écrasant la tête du serpent. La signification est simple, l'Église combat Satan.

Depuis le XIII^e siècle, elle est la dame de cœur dans les jeux de cartes montrant par là son rôle de séductrice qui va devenir de plus en plus évident d'abord dans le domaine privé où l'on rencontre des représentations de Judith nue.

De nombreuses enluminures développent le thème de la complicité entre Judith et sa servante appelée Abra par une tradition orale qui dans la Bible est un personnage très effacé répondant au personnage de Bagaos, l'eunuque d'Holopherne. Le thème de la condamnation de l'ivresse est aussi souvent présent.

Dante dans la *Divine comédie* écrit entre 1306 et 1321 (Purgatoire XII, Paradis XXXII) fait de Judith un " exemple de superbe " et la place au Paradis.

Lors de la Renaissance italienne, le thème prend une tournure nettement politique. Judith incarne les villes italiennes en lutte contre un tyran (Florence, Venise, Sienne, Bologne). Ainsi le bronze *Judith et Holopherne* de Donatello de 1457 présente une formule issue d'une lettre de condoléances envoyées pour le mort de Cosme de Médicis à Florence : " Les royaumes tombent par la luxure, les cités s'élèvent par la vertu ; contemplez la nuque d'Orgueil tranchée par Humilité. " Il est intéressant de noter que cette statue a entraîné des protestations de la part d'habitants gênés de voir un homme mis à mort par une femme. La statue fut alors déplacée à l'intérieur du palais et remplacé par un enlèvement des Sabines plus conforme à l'idée de l'Homme dominant la Femme.

Les querelles religieuses interviennent dans l'interprétation du thème.

Hans Sachs (le maître-chanteur de l'opéra de Wagner) avec sa *Judith, tragédie du Jugement dernier*, en 1551 enrichit le thème de l'idée du salut par la grâce seule⁸, en conformité avec la doctrine luthérienne⁹.

Luther critique son historicité mais le concile de Trente (1545-1563) qui met en place la Contre-Réforme catholique le place par les textes " inspirés ". Dans le Bréviaire romain, l'Hymne de Judith était psalmodié à laudes tous les mercredis.

Le Caravage dans sa *Judith décapitant Holopherne*, 1598-1599, montre un Holopherne puissant dont le cou est à moitié tranché et avec une torsion du corps. Pour la première fois, il est représenté conscient de sa décapitation par une Judith jeune mais peu richement vêtue à l'air sérieux et accompagné d'une servante vieille et laide. Le Concile de Trente avait recommandé une imagerie religieuse plus réaliste.

L'idée de la mort pendant le sommeil et donc de la mort non douloureuse se trouvait associé depuis l'Antiquité associé aux femmes. Ainsi Yaël enfonce un piquet dans la tempe de Sisera (*Ancien Testament*, Juges, 4-21) et le roi de Perse Cyrus est décapité par la reine Thomirys (Hérodote, I, 205-214 et Valère Maxime, IX, 10).

Artemisia Gentileschi dans *Judith décapitant Holopherne* en 1613 rend la scène encore plus réaliste en proposant une servante qui aide à l'acte en ayant une main sur l'épée et l'autre sur la tête d'Holopherne.

⁷ *Maccabées* : Famille juive qui lutta contre la domination des Séleucides, rois hellénistiques cherchant à contrôler la Palestine.

⁸ *Salut par la Grâce seule* : Les Protestants pensent que le Pêché originel condamne l'Homme à l'Enfer. Dieu seul peut lui pardonner en donnant sa grâce mais il le fait gratuitement, on peut acheter son salut.

⁹ *Luther* (1483 -1546) entre en rébellion contre l'Église catholique en insistant sur l'importance d'une lecture personnelle de la Bible, sur le Salut par la foi et en voulant simplifier et moraliser les pratiques religieuses.

Cette complicité féminine vient peut être du fait que le peintre est une femme, et de plus a été violée par un apprenti de son père.

Dans la littérature, Federico Della Valle, *Judith*, 1627, est fidèle aux principes de la Contre-Réforme¹⁰ en montrant que l'Homme avec sa faiblesse peut tout avec la grâce de Dieu. C'est une critique de l'immoralité des courtisans et de leur indifférence.

Vivaldi compose un oratorio interprété pour la première fois à Venise en 1716 *Judith triumphans devicta Holofernes barbarie*. Le poème allégorique qui se trouve à la fin donne une clef politique d'interprétation que nous avons déjà rencontré " Judith est l'Adriatique, Abra la foi, Béthulie l'Eglise, Ozias¹¹ le souverain Pontife l'union des chrétiens et l'honneur des Vierges. Holoferne est l'empereur des Turcs, l'eunuque son général et le tout annonce la victoire de la flotte vénitienne. "

Une rupture avec l'interprétation classique arrive au XIX^e s.

Friedrich Hebbel dans sa première tragédie intitulée *Judith* en 1840 introduit l'idée d'une histoire d'amour entre Judith et Holoferne. Elle veut sauver son peuple mais tombe amoureuse et si elle tue Holoferne, c'est pour venger la perte (par la violence) de sa virginité qu'elle avait gardée par miracle (mariage non consommé). C'est un drame de la haine et du désir mais aussi de la culpabilité (elle craint de porter un enfant d'Holoferne). L'image de Judith se rapproche de celle de Salomé¹².

Sigmund Freud dans le *Tabou de la virginité* en 1905 utilise Hebbel et non le texte original. Il explique le maintien de la virginité de Judith par une impuissance mystérieuse du premier mari et voit dans la décapitation un substitut¹³ à la castration.

Georg Kaiser, dramaturge expressionniste¹⁴ allemand dans la *Veuve noire* en 1911 à la lueur des travaux de Freud, fait une parodie. Béthulie a donné Judith à un vieillard ce qui explique le maintien de la virginité et l'idée qu'à la mort de son mari, elle cherche un homme.

Michel Leiris dans *l'Âge d'homme* en 1939 oppose Lucrèce¹⁵ " la chaste " à Judith " la catin¹⁶ patriote ", elles lavent " dans du sang la souillure d'une action érotique expiant, l'une par son suicide, la honte d'avoir été violée (en y prenant peut être du plaisir), l'autre par le meurtre du mâle, celle d'avoir été prostituée. "

Jean Giraudoux en 1931 va plus loin : Judith tue son amant pour ne pas le perdre. La justification religieuse lui est imposée par les prêtres qui l'a transforment en héroïne.

Siegfried Matthus dans un opéra de 1985 poursuit l'idée d'une Judith fautive. Ephraïm, ex-amoureux de Judith, la qualifie de " Putain de Judée " et la viole.

Les représentations de ce thème dans l'iconographie sont fréquentes à partir de la Renaissance. Botticelli vers 1470 peint *Le retour de Judith du camp d'Holoferne* (Judith blonde et délicate maniant le cimenterre, le sabre oriental et tenant une branche d'olivier symbole de paix) mais revient en 1472-1473 sur le thème avec *La découverte du corps d'Holoferne* qui présente la scène dans la tente où la lumière diffuse éclaire le corps sans tête.

¹⁰**Contre-Réforme** : Au milieu du XVI^e s. l'Eglise catholique décide de se transformer pour lutter contre les protestants en remettant en ordre le dogme (les croyances) mais aussi les pratiques en limitant les abus. L'enseignement est développé.

¹¹ **Ozias** ou Azarias est un roi du royaume juif de Juda.

¹² **Salomé** : Personnage de l'Evangile (Matthieu, XIV, 6 et Marc, VI, 22) qui dans devant Hérode Antipas, son oncle et qui pour récompense demande sur les conseils de sa mère qu'on lui apporte sur un plateau la tête de Jean-Baptiste.

¹³**substitut** : remplacement (ici symbolique)

¹⁴**L'expressionnisme** est un mouvement artistique particulièrement puissant en Allemagne à partir du début du XX^e s.. Il cherche à privilégier la transcription d'atmosphères, d'états d'âme ou de névroses grâce à la stylisation, la déformation et le symbolisme.

¹⁵**Lucrèce** : Selon une légende rapportée par Tite-Live, elle fut violée par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, roi de Rome. Elle avoua son viol devant son mari et son père et se suicida en demandant vengeance ce qui provoqua une révolte qui renversa la Monarchie.

¹⁶ **catin** : Femme aux mœurs libres.

Giorgione dans sa *Judith* montre une séduisante jeune femme, une jambe découverte qui pose son pied nu sur la tête grise d'Holopherne. Véronèse en 1560 traite 6 épisodes de la vie de Judith et choisit de représenter le moment avant la décapitation. Mais dans le tableau qui se trouve au Musée des Beaux-Arts de Caen, il s'agit du même moment qu'à Alençon. On peut simplement remarquer qu'Holopherne est alors une allégorie du Grand Turc qui menace alors l'Europe.

Michel Ange au plafond de la Chapelle Sixtine (1508-1512) sur l'un des quatre pendentifs d'angle montrant les interventions divines en faveur du peuple d'Israël montre une Judith posant un drap sur une tête décapitée énorme portée par la servante. Tandis que le reste du corps semble témoigner d'une volonté de résistance par un bras et une jambe levées.

Lucas Cranach dans *Judith à la table d'Holopherne* en 1531 montre un banquet où les tables sont surchargées ce qui symbolise la gourmandise. Le banquet se passe sous un pommier chargé de fruits symbolisant, lui, le péché tandis que Judith est séductrice. En arrière plan, on assiste à un thème original, dans les arts, mais pas dans le théâtre, la séduction de la servante.

On retrouve le thème chez Klimt avec une *Judith I* en 1901 où Judith est la femme sophistiquée (énorme collier annonçant la décollation d'Holopherne) et corruptrice (sourire de plaisir) ce qui est conforme aux interprétations apparues au XIX^e siècle. *Judith II ou Salomé* en 1909 entretient la confusion entre les deux femmes séductrice. Salomé est à la mode depuis le succès de la pièce d'Oscar Wilde en 1894.

Au XVIII^e siècle, la représentation de Judith est rare, elle est fréquente au XIX^e mais à nouveau rare au XX^e siècle.

La représentation de ce thème par David Ryckaert III est à la fois classique et particulière. Classique par le choix du moment représenté, Judith vient de trancher la tête (l'épée sanglante traîne au sol) et s'apprête à la donner sa servante. Holopherne gît nu (son armure est au premier plan à droite) dans son lit une main pendante, l'autre main tenant son cou comme s'il avait voulu se protéger. La scène est précisée par une aiguière en métal qui rappelle que Judith a enivré Holopherne (seule justification au maintien de sa vertu). La servante est particulièrement âgée faisant figure de chaperon¹⁷, sorte de témoin de moralité de Judith. Le pot de chambre installé à la tête du lit, par son renversement, signifierait, selon une symbolique de l'époque, que l'acte a été consommé ce qui met en doute l'interprétation classique et l'impression générale du tableau.

Une des particularités de cette représentation est son ancrage dans le XVII^e siècle (armure, aiguière¹⁸, robe de Judith), phénomène classique mais que l'on peut peut-être interpréter ici par un souci politique, la volonté de faire appel au patriotisme dans une époque troublée. On peut par ailleurs remarquer que ce type de scène ne fait pas partie du répertoire connu de D. Ryckaert III, peut être s'agit-il d'une commande officielle.

Bibliographie (succincte) :

Franklin Lewis Ford : *Le meurtre politique : du tyrannicide au terrorisme*.
Paris, PUF, 1990, 546p.

¹⁷ *chaperon* : servante ou dame de compagnie d'un âge respectable devant assurer la moralité d'une jeune femme.

¹⁸ *aiguière* : A l'origine, récipient à eau mais par extension il peut contenir du vin.

Guy Labou rie : *Judith, espérance d'Israël, une femme contre le totalitarisme.*
Paris, Centurion, 1991, 148p.

Jaynie Anderson : *Judith.*
Paris, Edition du regard, 1997, 92p.

DOSSIER réalisé par Jean-Michel Bedat

Date de réalisation : 1873 (bien que daté et signé en bas à droite Jean-Paul Laurens. 1872)
Nature de l'œuvre : huile sur toile
Dimensions : H : 165,2 cm x 104,3 cm

Titre : L'Exécution du duc d'Enghien.

Artiste : Jean-Paul Laurens
(né en 1838 à Fourquevaux, près de Toulouse - mort à Paris en 1921)

Jean-Paul Laurens est né dans une famille pauvre. Il entre néanmoins à l'école des Beaux-Arts de Toulouse où il obtient une bourse pour tenter le prix de Rome à Paris. Il expose au Salon des Refusés¹ de 1863 mais échoue au concours de Rome. Il vit alors difficilement en enseignant le dessin car ses œuvres n'ont alors aucun succès.

A partir de 1869, les affaires s'améliorent. Il obtient une 3e médaille au Salon et surtout, en 1872, il expose au Salon, *La mort du Duc d'Enghien* et le *Pape Formose* qui obtiennent un succès considérable et lui procurent la médaille de première classe. Il reçoit dorénavant des commandes de l'Etat et des récompenses diverses comme la Légion d'honneur en 1874, la médaille d'honneur du Salon en 1877, ou encore en 1891, il devient membre de l'Institut².

Son œuvre comprend des huiles mais aussi des illustrations, des tapisseries pour les Gobelins³, des sculptures et surtout des décorations d'édifices publics comme les Hôtels de Ville de Paris, Toulouse, Tours ou encore le Panthéon⁴.

Républicain convaincu, ses liens avec le pouvoir politique, qui vient de s'installer, lui permettent d'obtenir ces commandes qui sont l'objet de négociations complexes.

Aspect essentiel de son action, il est professeur aux Beaux-Arts de Paris et a de nombreux élèves venus du monde entier. On peut citer en France, Edgar Chahine, Dunoyer de Segonzac ou encore Jean Cocteau.

Un changement dans le goût du public apparaît au début du siècle. L'arrivée à la tête de la Manufacture des Gobelins de Gustave Geoffroy, partisan des Impressionnistes, pousse Laurens à délaisser la tapisserie à partir de 1908. Plus grave, la vente de la collection Jaluzot (directeur du magasin Printemps) en 1905 montre un changement de goût du public. Un tableau de Laurens ne part qu'à la moitié de son prix d'achat. Le marché de l'art et le changement des goûts de la bourgeoisie (l'Impressionnisme est devenu un nouveau conformisme) entraînent un déclin de la côte de Laurens qui, à partir de 1905, n'eut presque plus de commandes de l'Etat et s'il expose toujours au Salon, il n'y remporte aucun succès.

Le sujet traite de l'exécution du duc d'Enghien qui eut lieu la nuit du 21 mars 1804 dans les fossés du château de Vincennes après son enlèvement en Allemagne à Ettenheim dans l'Electorat de Bade au mépris des règles de droit international et son jugement sommaire (en une nuit, par un tribunal de fortune, sans témoins, sans défenseur, sans communication du dossier ni recours possible).

Né en 1772, émigré depuis le 16 juillet 1789, il est lié à la famille royale (c'est un prince de Condé descendant de saint Louis), il est vu comme un danger pour le Premier Consul Napoléon Bonaparte qui cherche aussi à terrifier les comploteurs royalistes. En janvier 1804, un complot de chouans partis d'Angleterre pour enlever ou tuer Napoléon Bonaparte et conduit par Cadoudal est découvert. A cette affaire était mêlé un prince dont l'identité n'était pas précisée (en fait, un Polignac). Aussi quand un rapport fantaisiste accuse le duc d'Enghien de comploter en Allemagne, Bonaparte le fait enlever. A plusieurs reprises notamment dans son *Testament* de 1821, il s'est justifié en affirmant qu'il s'agissait d'une nécessité, que la Raison d'État primait. Pour Jean Tulard dans son *Dictionnaire Napoléon* (1987), il

¹ **Salon des Refusés** : Un Salon est une exposition temporaire d'œuvres d'art. A partir du XVII^e s, un Salon lié à l'Académie présente l'art officiel sur un rythme annuel ou bisannuel. En 1863, un Salon des Refusés présente des œuvres refusées au Salon officiel mais avec l'autorisation de Napoléon III. C'est une critique de l'art officiel avec l'autorisation du pouvoir.

² **Institut** : L'Institut de France fondé en 1795 regroupe cinq Académies dont la plus connue est l'Académie française. Depuis 1816, il existe une Académie des Beaux-Arts.

³ **Gobelins** : La Manufacture nationale des Gobelins fabrique à Paris des tapisseries depuis le XVIII^e siècle. Les artistes fournissent un modèle, le carton, que les ouvriers transforment en tapisserie.

⁴ **Panthéon** : Située dans le Quartier latin, l'église Sainte-Geneviève construite par Soufflot au XVIII^e siècle en s'inspirant de l'architecture grecque a été transformée par la Révolution en un Panthéon, un lieu destiné à commémorer les grands hommes à travers leurs tombeaux. Elle retrouve cette vocation après 1870 et est alors décorée par de nombreux artistes.

cherchait à montrer ainsi que si la Révolution était finie, elle était irréversible. L'Ancien Régime ne pouvait revenir.

Si le Duc a combattu la Révolution et si fin 1803, il a encore fait une offre de service à l'Angleterre dont il garde par maladresse le brouillon sur lui, il est en 1804 en pleine crise morale car persuadé d'être atteint d'une maladie et convaincu que la contre-révolution militaire est inefficace. Il ne compte pas. C'est un innocent, un nom qui est exécuté.

Ce meurtre politique est devenu un des symboles de l'aspect tyrannique du règne de Napoléon qui moins d'un mois plus tard fondait l'Empire.

L'Exécution du duc d'Enghien est donc la toile à laquelle Laurens doit en grande partie son succès. Après le Salon, l'Etat se propose de l'acheter 3.000 francs mais un collectionneur américain en propose 15.000. Laurens promet dans un premier temps de le céder à l'Etat mais finalement le laisse partir à l'étranger. Il réalise alors une variante qui est le tableau qui se trouve au Musée. La première version a, quant à elle, disparu. Le Directeur des Beaux-Arts, Charles Blanc, voulait une copie, il s'agit d'une variante car le moment représenté diffère. Dans la première version qui n'est connue que par des photos et une esquisse, il s'agissait de la lecture de la sentence, alors qu'ici il s'agit de l'instant avant l'exécution.

La dramatisation de la scène est obtenue par la présence d'une lanterne. Théophile Gautier dit qu'elle produit "un de ces vifs effets à la Rembrandt qui donnent un mystère tragique à ces scènes lugubres" ou encore "le duc d'Enghien est une toile d'un effet dramatique et saisissant à la fois réaliste et fantastique, qui rappelle certaines scènes des *Malheurs et Désastres de la guerre de Goya*". On peut remarquer que l'influence de Goya est plus nette si on compare *L'Exécution du duc d'Enghien* avec le *Trois mai*⁵ où l'on retrouve une scène de fusillade, le même type d'éclairage et la couleur blanche d'une chemise alors qu'il s'agit d'une culotte de cavalier chez Laurens.

En effet, le réel domine : le vent et la pluie, la tenue du duc méticuleusement détaillée par l'éclairage brutal de la lampe (on peut voir pendre les clefs du chef de maison et son sceau), le chien qui ajoute un aspect sentimental (la petite histoire insiste sur le fait que le chien, un carlin nommé Mohilof offert par sa femme, s'est laissé mourir sur la tombe de son maître) tandis que la fosse au premier plan, encore encombrée de la pelle et de la pioche et creusée pendant le procès, accentue l'aspect sordide et la certitude d'une fin fatale. L'aspect fantastique découle d'abord du moment choisi, l'instant d'avant l'exécution, moment où le duc d'Enghien semble attendre la mort s'offrant décoiffé. La lanterne produit une large ombre sur le mur mais laisse aussi dans l'obscurité des militaires au physique quelconque. L'horreur provient du fait et de la tension née dans ce tableau.

"Cet homme collé au mur, en casquette de chasseur, dans le fossé de Vincennes, à la lueur de la lanterne sourde⁶, mais je l'ai vu comme je vous vois ! J'avais chez moi, rue de l'Ouest, un petit couloir sombre, avec une fenêtre au bout, c'est là que j'ai fait mon tableau. Mon fusillé m'apparaissait tout pâle dans la lumière : je le photographiais ! J'entendais le claquement des sabres et des crosses. Quelles heures j'ai passé dans l'angoisse du feu du peloton ! Des tableaux comme cela, ce sont des maladies : ils sortent comme un cri de rage et de douleur." Laurens cité par Gillet dans *Lecture pour tous*, mars 1910, p. 540.

Le contexte politique explique en partie le succès de cette œuvre. Nous sommes en 1872-1873, le Second Empire vient de s'effondrer dans le désastre militaire de Sedan, la III^e République vient de s'installer. Le danger d'une république sociale a été éliminé avec la répression de la Commune de Paris, les monarchistes sont alors majoritaires mais divisés sur le choix d'un roi.

Critiquer le premier Empire, pour condamner le Second est un exercice classique. Cette scène ne peut donc que plaire, aussi bien aux républicains, qui sont dans l'opposition, qu'aux monarchistes qui siègent à Versailles. Le duc d'Enghien est un martyr consensuel de l'oppression impérialiste à une époque où les bonapartistes commencent à revenir sur la scène politique (sans toutefois constituer un danger important).

⁵ *Le 2 mai 1808* à Madrid, les troupes françaises qui occupent l'Espagne doivent subir une insurrection qui est réprimée dans le sang le 3 mai. Les deux jours ont été peints par Goya. Son *Trois mai* a inspiré Laurens puisqu'on y retrouve la lanterne sur le sol, vêtement blanc du personnage central, fusillade. Par contre, Laurens diffère puisqu'il ne montre pas les tueurs, ne décrit pas la terreur, et ne place pas, comme Goya, des références religieuses.

⁶ *Lanterne sourde* : lanternes portatives qui permettaient de s'éclairer la nuit dans les rues obscures.

Le thème de la fusillade, même s'il s'agit d'un membre d'une famille princière, peut plaire à l'extrême gauche, victime de la terrible répression de la Semaine Sanglante⁷. L'idée, voire le bruit de la fusillade, est alors familière aux Parisiens (10% de la population active masculine fut éliminée lors de la Semaine sanglante).

Bibliographie (succincte) :

Paul Lombard : *Par le sang d'un prince : le duc d'Enghien*.
Paris, Grasset, 1986, 344 p.

Noëlle Destrumeau : *Le Duc d'Enghien, erreur politique ou assassinat*.
Jouques, Ed. du cloître, 1990, 153 p.

Claude Pasteur : *Le duc d'Enghien ou la mauvaise destinée*.
Paris, Ed. Le grand livre du mois, 1995, 283p.

⁷ *Semaine sanglante* : La tentative de République sociale de la Commune de Paris échoue lors de la semaine sanglante du 22 au 28 mai 1871 quand les troupes versaillaises c'est-à-dire de la coalition des monarchistes - républicains conservateurs entrent dans Paris en massacrant les Communards.

Date de réalisation : s.d.
Nature de l'œuvre : huile sur toile
Dimensions : H : 163 cm x 130 cm

Titre : Charlotte Corday chez Marat

Artiste : Joseph-Désiré Court
(né en 1797 à Rouen - mort à Rouen en 1865)

Joseph Désiré Court est peu connu malgré une carrière commencée sous les meilleures auspices. Elève de Gros aux Beaux-Arts, il obtient le Prix de Rome en 1821. Plusieurs de ses toiles sont remarquées aux Salons suivants mais il ne s'est pas révélé comme un artiste majeur. En 1853, il devient directeur du Musée de Rouen où il finit sa vie.

Le sujet, l'assassinat de Marat par Charlotte Corday est célèbre.

Marat est né en 1765, fils d'un prêtre sarde défroqué¹ et d'une Genevoise. Il s'est institué médecin et a obtenu un certain renom grâce à des expériences médicales et des publications.

Mona Ozouf dans son *Dictionnaire critique de la Révolution française* (1988) s'interroge sur la célébrité de sa mort : " Ce sort particulier, Marat le doit encore à une mort qui a réuni tous les traits d'une inscription durable dans le mental collectif : un homme célèbre, laid et malade, frappé par une belle et fraîche inconnue, un homme qui réclamait des têtes mais qu'on nommait " l'Ami du Peuple ", et que la criminelle approcha au moyen d'une supplique², circonstance bien propre remarque Augustin Robespierre, à " démaratiser Marat "; un homme de sang mort dans le sang, extraordinaire figure de bourreau martyr."

Marat est un grand malade, une maladie de peau le fait cruellement souffrir et dégage des odeurs désagréables. La douleur est moindre quand il est dans son bain. Celui-ci est devenu son bureau, il y écrit ses articles de son journal " L'Ami du Peuple " où il se prend pour un grand visionnaire, annonçant des complots et demandant des têtes. Partisan d'un pouvoir révolutionnaire fort, il s'est violemment opposé aux Girondins, plus modérés et décentralisateurs.

Il vit, sans revenus, chez sa maîtresse de 27 ans, Simone Évrard, qui veille jalousement sur lui. Ce n'est qu'à la troisième tentative d'entretien avec Marat que celui-ci entendant les échos de la dispute fait entrer C. Corday. Leur entretien sera d'ailleurs plusieurs fois perturbé par la venue de S. Évrard.

Charlotte Corday a presque 25 ans. Elle est née à Saint Saturnin-des-Ligneriers en 1768 dans l'Orne. Elle s'appelle en fait Marie Anne Charlotte Corday d'Armont et signe Marie. Issue de la petite noblesse ruinée et ayant fait son éducation à l'Abbaye aux Dames à Caen, elle est néanmoins républicaine. Proche des milieux girondins proscrits à Caen, elle craint une guerre civile provoquée par les outrances de Marat. Elle vient à Paris le 8 juillet 1793 avec la ferme intention de tuer celui-ci. Le 13, elle achète un couteau dans les Galeries du Palais-Royal puis essaye d'entrer chez Marat, elle y retourne le soir et réussit à avoir son entrevue. Elle prétend apporter des nouvelles du Calvados et de l'action des députés girondins et ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'elle porte un coup qui passant entre les côtes s'avère mortel.

Les représentations iconographiques de la mort de Marat sont immédiatement postérieures au décès. Il est vrai que les républicains avaient développés des représentations de l'assassinat des martyrs républicains après celui de Lepeletier de Saint-Fargeau (20 janvier 1793) dont les funérailles avaient été organisée par David. Celui-ci peint un tableau en deux mois rendant hommage au martyr couché sur son lit de mort. Un glaive dégotte de sang transperçant le bulletin du vote du régicide³. Pour la mort de Marat, David organise aussi les funérailles et fait le tableau *La mort de Marat* qui est achevé à

¹ *prêtre sarde défroqué* : Le père de Marat était né en Sardaigne et a abandonné l'état de prêtre pour se marier.

² *supplique* : Demande faite auprès d'un personnage puissant.

³ *régicide* : Assassin du roi.

la mi-octobre. C'est un tableau clairement politique puisque le billet de Charlotte Corday qu'il tient à la main le montre sensible aux humbles et faibles (C. Corday s'y présente comme malheureuse). Un autre billet auquel est joint un assignat le présente comme charitable. Marat, bon et généreux, a été tué par trahison comme le Christ. La dédicace *A Marat David* montre la volonté de lancer un culte de Marat. Les références au niveau de l'attitude et de l'iconographie sont clairement chrétiennes.

D'autres représentations existent et insistent sur un Marat dans sa baignoire, on peut néanmoins citer une gravure anglaise jugeant vraisemblablement la baignoire peu convenable et qui a choisit de représenter Marat sur un divan.

La représentation de la mort de Marat par Court choisit le moment avant l'exécution car le sujet et le but en sont différents. David voulait faire de Marat un martyr de la République, victime de la duplicité d'une femme contre-révolutionnaire. Court fait de Charlotte Corday la victime qui s'apprête à faire don de sa vie pour sauver son pays.

David avait évité de représenter Charlotte. Court, lui, place Marat dans l'obscurité. Il est traité par larges touches. C'est Charlotte qui est le sujet du tableau. Fragile, humaine, elle sert contre son corsage son billet. Ici le couteau, le sang sont invisibles. Son attitude rappelle Blandine⁴ face à la mort. Là aussi, le tableau semble politique même s'il ne semble pas lié à l'actualité. Il s'agit de refuser la violence de la Révolution, ses excès. David a fait une peinture engagée et officielle au service d'un régime politique menacé par des assassinats politiques. Court fait une peinture plus personnelle à une époque où la République souvent identifiée à ses débordements.

Le travail de Court semble avoir été rapide. La couche picturale est peu épaisse et l'on voit des repentirs⁵. Ainsi une pendule apparaît-elle en transparence en haut à droite. Elle semble avoir été remplacée par le portemanteaux qui présente un bonnet phrygien, symbole de l'engagement de Marat et de la Terreur révolutionnaire, plus conforme à l'idée que l'on se trouve dans l'antre d'un révolutionnaire, l'horloge étant un attribut trop bourgeois.

Bibliographie (succincte) :

Albert Emile Sorel : *Charlotte Corday, une arrière petite fille de Corneille*.
Paris, Hachette, 1930, 246p.

Jean Epuis : *L'Affaire Corday-Marat, prélude de la Terreur*.
Les Sables d'Olonnes, Ed. Le Cercle d'Or, 1980, 271p.

Jean-Claude Bonnet, dir. : *La mort de Marat*.
Paris, Flammarion,, 1986, 510p.

Jacqueline Dauxois : *Charlotte Corday*.
Paris, Albin Michel, 1988, 271p.

Melchior Bonnet-Bernardine : *Charlotte Corday*.
Paris, Tallandier, 1989, 249 p.

Jacques Guilhaumou : *La mort de Marat*. 1793.
Bruxelles, Complexes, 1989, 169 p.

La mort de Bara de l'événement au mythe autour du tableau de J-L. David.
Exposition du Musée Calvet. Avignon.
Avignon, Musée Calvet, 1989, 167p.

⁴ *Blandine* : Martyre chrétienne du II^e s. Elle fut jetée à un taureau et attendit la mort sans peur.

⁵ *Repentir* : Correction faite lors de l'exécution d'une œuvre. Elle s'observe par radiographie ou comme ici lorsque la couche picturale n'est pas assez épaisse. Il faut les différencier des repeints qui sont postérieurs.